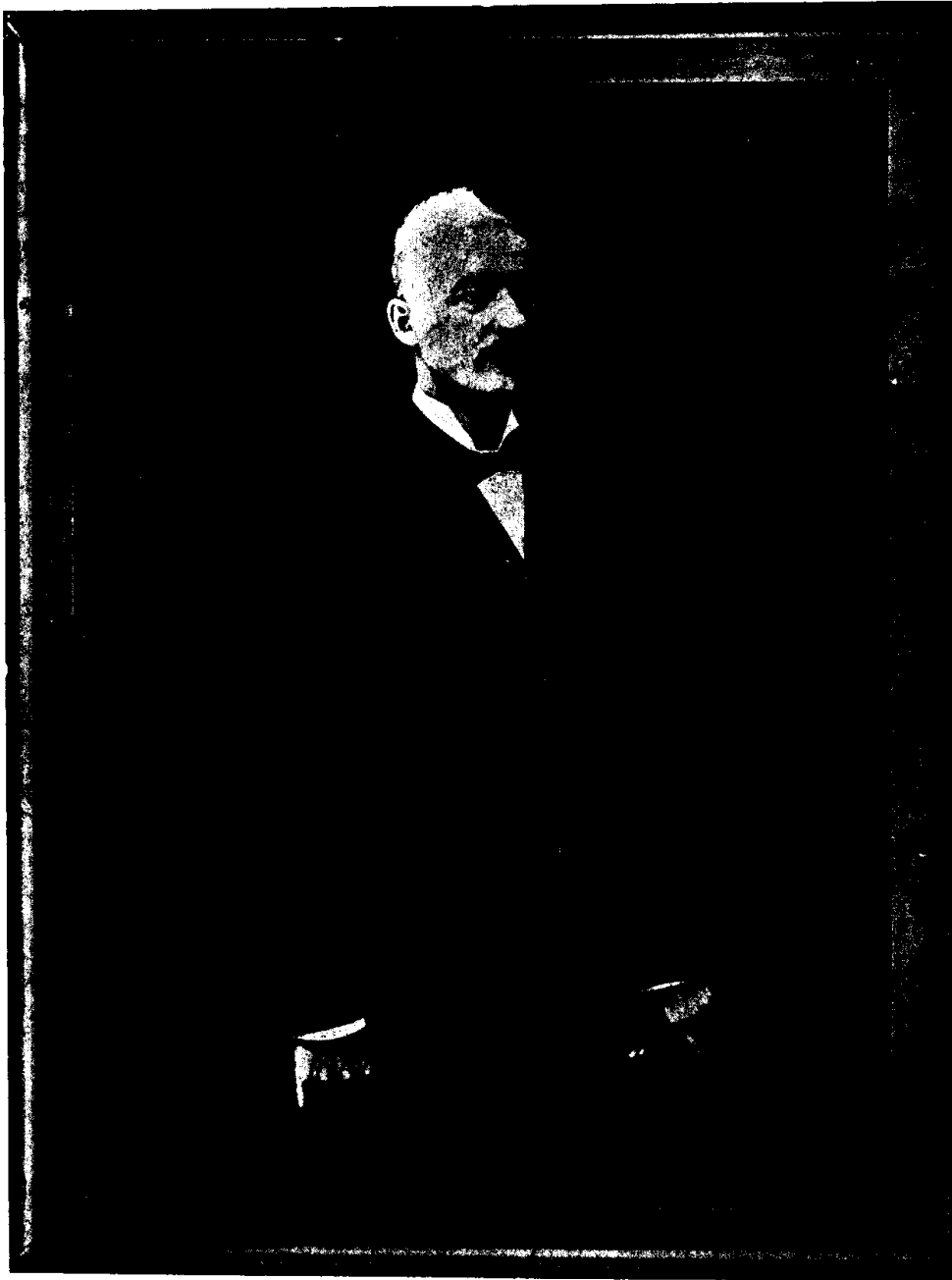




D'après le tableau de M. J.-A. Marois

## SON HONNEUR LE MAIRE GUAY, DE SAINT-HENRI

## LA SCIE INVISIBLE

ANECDOTE SUR LE NORD-OUEST

C'était en 188... A la place d'un certain petit village du Nord-Ouest, il n'y avait encore que quelques maisons : le pays ne faisait que de commencer à se peupler. L'année précédente seulement, le chemin de fer du Pacifique Canadien avait jeté, au milieu de l'immense prairie, son gigantesque ouvrage.

Nous ne nous arrêtons pas à décrire le pays, plaine d'une étendue sans limite, aussi loin que l'œil peut porter : pas un vrai Canadien n'a été sans en entendre parler.

Près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le village dont nous parlons, à trois milles à l'ouest environ, se trouvait l'habitation d'un des premiers colons du pays : petite maison en planches, pas encore terminée, qui avait dû coûter deux ou trois fois le prix d'une maison de plus grande dimension, aujourd'hui. Elle était habituellement occupée par un fermier, sa femme et leurs quatre enfants, dont deux filles et deux garçons.

Ce soir-là, le père et le fils aîné étaient absents, ne devant revenir de la ville voisine que le lendemain. Il ne restait donc à la maison que la mère, deux petites filles, l'une de huit et l'autre de sept ans environ, et un petit garçon âgé de trois ans à peine.

A une dizaine de milles au sud, on trouvait, sur son chemin, deux réserves d'Indiens : l'une d'Assiniboines qui occupent encore le même territoire, et l'autre de Cris, aujourd'hui émigrés. Il va sans dire que ces

Indiens n'étaient pas alors les êtres à demi-civilisés qu'ils sont aujourd'hui : ils avaient, plus que maintenant, l'habitude de s'affubler de plumes multicolores ou d'autres ornements de ce genre.

Leur présence n'était donc rien moins que rassurante pour une femme et trois enfants. Inutile de dire aussi que l'établissement des blancs attirait un grand nombre de ces sauvages, et qu'il ne se passait pas un jour sans que la maison de la famille dont nous nous occupons ne fût entourée de quelques Cris ou Assiniboines horriblement peints.

Pour ce qui suit, nous laisserons la parole à l'une des petites filles que nous avons mentionnées tout à l'heure.

« Mon père et mon frère se trouvaient à la station du chemin de fer. Quand ils étaient absents, maman avait coutume de nous mettre au lit aussitôt le soleil couché, car, à la lueur de la lampe, nous aurions pu voir les visages horriblement peints des "netchez" et des "squaws" collés aux vitres, guettant nos allées et venus dans l'appartement. Or, ma mère ne voulait pas nous effrayer outre mesure, et, bien qu'elle le fût elle-même plus que nous, elle pensait bien faire en nous évitant, autant que possible, la vue de nos affreux visiteurs.

« Ce soir-là, nous nous couchâmes donc de bonheur ; il faisait un vent terrible, et notre petite maison tremblait sur ses bases à faire penser qu'avant que le jour reparût elle ne formerait plus qu'un amas de décombres. Jamais, depuis, je n'ai trouvé le vent si

fort que cette première année. Heureusement, comme tous les enfants, nous ne songions pas au danger, et à peine nos trois jeunes têtes avaient-elles reposé cinq minutes sur l'oreiller, que nous dormions aussi tranquillement que si nous nous étions trouvés dans une forteresse, à l'épreuve des tempêtes et des attaques ennemies.

« Naturellement, nous couchions tous dans la même chambre. Tout à coup, au milieu de la nuit, nous sentîmes notre mère nous toucher pour nous réveiller. Nous réussîmes, ma sœur et moi, à chasser le sommeil et demandâmes à notre mère ce dont il s'agissait.

« — Écoutez, nous dit-elle, n'entendez-vous rien ?

« Nos deux jeunes têtes, rapprochées l'une de l'autre, penchées en avant et retenant notre respiration, nous écoutâmes. Un bruit se faisait entendre sur le toit, nous aurions juré que c'était celui d'une scie.

« — N'entendez-vous pas qu'on scie sur le toit ? reprit notre mère, tout en baissant la voix davantage.

« Nous ne répondîmes pas.

« — Sûrement, continua la pauvre femme, il y a là quelqu'un, quelque Indien sans doute, qui veut entrer dans la maison en faisant une ouverture au moyen de cet instrument.

« Pauvre mère ! elle avait tellement l'habitude d'avoir peur, qu'elle ne s'arrêtait pas à considérer combien cette hypothèse était dénuée de sens commun ! N'était-il pas plus simple pour cet individu, quel qu'il fût, d'ouvrir la porte en l'enfonçant ou de briser une fenêtre que de monter sur le toit pour y faire une ouverture à l'aide d'une scie, sans songer au bruit que cet instrument ne manquerait pas de produire en grinçant ?

« Mais la peur ne raisonne pas.

« — Que faire, mon Dieu ? ajouta encore notre mère. Je n'ose aller là-haut voir ce qui se passe : j'ai trop peur ! Sautez à bas du lit, montez l'escalier, et faites le plus de bruit que vous pourrez, de façon que cet homme ait peur et abandonne son sinistre projet.

« D'abord, nous nous récriâmes, nous pleurâmes, disant que nous avions trop peur pour monter faire ce qu'elle nous disait.

« Mais notre mère paraissait si effrayée, sa voix était si suppliante, que nous nous décidâmes.

« Ma sœur était assez brave, moi je ne l'étais pas du tout, mais je l'aurais suivie au bout du monde.

« Elle alluma la lampe, je pris le balai et, ainsi armées, nous partîmes pour notre expédition !

« Naturellement, quand nous arrivâmes en haut, nous ne vîmes pas de scie. Je dois ajouter, cependant, qu'au moment où nous entrâmes dans l'appartement, le bruit cessa : de sorte que nous crûmes que notre homme, ayant eu peur, avait abandonné sa besogne ; néanmoins, nous eûmes assez de présence d'esprit pour nous dire que nous devions, au moins, voir le passage de la scie sur les planches. De fait, nous ne trouvâmes rien, et, à demi rassurées, nous décidâmes de redescendre ; nous essayâmes de calmer notre mère, et nous nous remîmes au lit.

« Mais à peine nous étions-nous étendues que le même bruit recommença, et que notre mère, plus effrayée que la première fois, nous pria de retourner voir ce dont il s'agissait.

« Elle prétendit que nous nous étions trompées, que nous n'avions pas bien regardé et que le même individu continuait certainement son œuvre infernale.

« Après bien des supplications et des larmes, pendant lesquelles le bruit sinistre continuait tranquillement de se faire entendre, nous quittâmes une seconde fois notre couchette et, toujours armées, ma sœur de la lampe, moi du balai, nous nous acheminâmes de nouveau vers l'escalier. Cette fois, le bruit ne cessa pas quand nous parvîmes en haut, et bien qu'il ressemblât absolument au bruit d'une scie, nous ne pûmes trouver le mystérieux instrument.

« Ne sachant trop que penser, et de plus en plus effrayées, car bien que nous fissions tout le bruit possible, ma sœur avec les pieds, moi avec les pieds et le balai, le grincement ne cessait pas, nous redescendîmes, essayâmes de tranquilliser notre mère une seconde fois, et nous mîmes au lit.